

copy 2

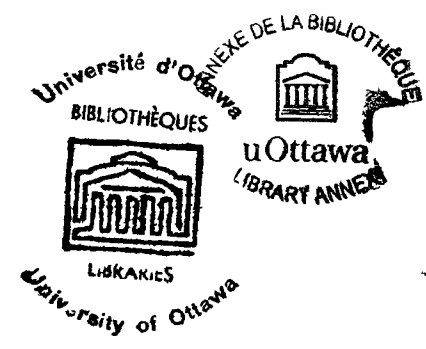
211

FERNANDO DE MURTINHO - BRAGA

UNE CONSPIRATION BONAPARTISTE

----- AU BRESIL -----

(Thèse de maîtrise ès Arts en sciences économiques, politiques
et sociales.)



Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

1943

UMI Number: EC55632

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55632
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

UNE CONSPIRATION BONAPARTISTE AU BRÉSIL EN 1817

Que serait-il advenu du Brésil et peut-être même de l'Amérique du Sud, si Napoléon Bonaparte avait été délivré de sa prison à Sainte Hélène, pour s'établir à Recife, la capitale de l'Etat de Pernambuco?

Telle était en effet l'idée, née de la première tentative de République au Brésil, au commencement du mois de Mars 1817, d'amener à Recife, Napoléon Bonaparte, qui devenait chef de l'éphémère République de Pernambuco, avec le titre de Général Suprême des Amériques.

D'abord l'ambiance était bien propice, puisque presque toute l'officialité des armées napoléoniennes, après la chute de 1815, furent jetées dans la misère ou réduites à de maigres pensions alimentaires. Le moment d'un tel coup de force était bien choisi puisque les survivants de la Grande Armée, encore tout étourdis de cette gloire légendaire qu'ils avaient portée sur deux continents, se contentèrent bien mal de cette "demi-solde", imposée aux vaincus de 1815. Ils ont donc cherché un endroit sur terre où revivre leurs souvenirs de grandeur et bercer leurs rêves, un endroit où l'on peut vivre en paix et préparer de ces faits d'armes qu'on ne saurait inspirer ailleurs: ils sont venus aux Etats-Unis d'Amérique.

Avant d'aborder la conspiration napoléonienne elle-même, il me semble intéressant de citer trois tentatives frustrées pour enlever le jardinier de Sainte Hélène. La première dont nous nous occupons fut organisée au Golfe du Mexique par le flibustier Lafitte, considéré la Terreur des Antilles et probablement un ancien officier de la Marine Napoléonienne. Cette expédition fut annihilée par un cyclone dans le propre golfe du Mexique.

Ensuite, le Commodore Decatur, de concert avec le Général Clausel avait préparé un plan magnifique. Ce plan, soumis à Joseph Bonaparte, ne fut pas mené plus avant à cause de "la pusillanimité et avarice de Joseph", selon le récit de Lakanal dans une lettre dirigée à Bignon, en lui rapportant l'événement de Decatur.

Plus tard, Nicolas Girod, le Maire de la Nouvelle Orléans, aux Etats-Unis, où il vivait dans une maison pleine de statues, portraits et miniatures de Napoléon, a fait armer, à Charleston, avec son argent et celui des Français dévoués à l'Empereur, une "frégate", en la baptisant du nom de "Séraphine", qui devait l'amener de Sainte Hélène à la Nouvelle Orléans, où il avait fait bâtir spécialement une maison meublée dans ce but. Cette maison existait encore en 1905 et était bien connue sous le nom de "Old Napoleon's House".

Selon Octave Aubry, dans son livre "Sainte Hélène", la "Séraphine" était prête pour partir, bien équipée et avec son équipage complet, quand arriva aux Etats-Unis la nouvelle de la mort de Napoléon.

La conspiration napoléonienne préparée en collaboration avec les réfugiés français aux Etats-Unis prend naissance à Washington avec le représentant diplomatique de la République de Pernambuco, Antonio Gonçalves Cruz, connus sous le sobriquet de "Cabugá", qui fut envoyé comme Chargé d'Affaires pour obtenir la reconnaissance formelle de la nouvelle République. Sa mission était aussi d'acheter des armements et des munitions de guerre, et de procéder à l' enrôlement des volontaires français désireux de servir dans les troupes républicaines de la Nouvelle Nation. Cabugá s'est rendu compte que sa mission était difficile, après l'entrevue qu'il avait eût avec le Secrétaire d'Etat, James Monroe, simplement à titre particulier.

Cependant, les Etats-Unis, étant déjà d'accord avec la politique de Monroe, tout facilitait aux colonies de l'Amérique du Sud leur émancipation la plus rapide et leur libération de leurs respectives Métropoles, et comme une résultante de cette politique, on peut affirmer que Cabugá avait bien accompli sa mission auprès du Département d'Etat de Washington.

Le Gouvernement américain consentit à désigner comme consul à Recife, le citoyen Joseph Ray, et permit à Cabugá l'achat, sur le marché de Baltimore, de toutes sortes d'armes et munitions dont avait besoin la nouvelle République de Pernambuco.

Ne pouvant plus cacher l'autre but de son voyage, la conspiration napoléonienne, Cabugá commença à enrôler les audacieux émigrés français et à louer des bateaux pour leur transport.

Les représentants diplomatiques de la France et de la Grande Bretagne à Washington commençaient à s'inquiéter de ce mouvement de bonapartisme militant, et ils ont communiqué à leurs gouvernements les manoeuvres de Cabugá et des émigrés français, centralisées à Pernambuco, considéré comme le port le plus proche de l'île de Sainte Hélène.

L'attitude des émigrés français ne passa pas inaperçue aux auxiliaires du Ministre de France, Hyde de Neuville, qui pour son tour le 29 juillet 1817, dirigeait au Quai d'Orsay et au même temps à Charles Bagot, Ministre de la Grande Bretagne, aussi à Washington, un rapport, qui, vu son intérêt, mérite d'être ici transcrit:

On affirme que Joseph Bonaparte nourrit depuis quelques mois, le projet d'arracher son frère de l'île de Sainte Hélène. Un certain général, nommé Ravel, sera le chef de

l'expédition. Desnouettes⁽¹⁾ est chargé de promouvoir l'achat d'un brick de 300 tonnes, armé de canons de 12 et ayant des machines spéciales pour la fabrication des balles inflammables. Les frères Lallemand⁽²⁾ doivent enrôler les officiers et engager l'équipage. Les officiers se dirigeront de Philadelphie vers New York et Baltimore, pour ensuite se réunir à Annapolis, où se trouvent déjà Galabert, ex-Colonel du 90e Régiment de ligne, et Adolphe Pontécoulant, neveu de Grouchy.

(1) Comte Général Charles Lefebvre-Desnouettes, né en 1793. Pair de France. Il s'est réfugié aux États-Unis, après s'être enfui de Paris, où il fut condamné à mort en 1816. Mort dans un naufrage en 1822, en voyage en Europe. Napoléon lui avait laissé 150,000 francs dans son testament.

(2) Les frères Lallemand étaient au nombre de deux. Le premier, le Baron Charles-François, Antoine, né en 1774, fut empêché de suivre Napoléon jusqu'à Sainte Hélène, d'accord avec la communication de Lord Keith, qui parlait au nom des Ministres anglais. Il s'est réfugié au Texas, aux États-Unis, en 1817, et plus tard fixa sa résidence à la Nouvelle Orléans. Il alla en Europe en 1823, pour recevoir l'héritage de 100,000 francs que lui avait légué Napoléon Bonaparte dans son testament. De retour aux États-Unis, il a fondé un établissement d'éducation. Après 1830, il est retourné en France, où il fut nommé Pair de France et Commandant de la Corsega. Il est décédé en 1839.

L'autre frère Lallemand, Baron Henri-Dominique, était Général en 1814 et avait commandé le corps de l'Artillerie des Gardes à Waterloo; il avait aussi écrit un traité d'Artillerie. Comme son frère il s'est réfugié aux États-Unis, où il a épousé la fille d'un riche marchand français de Philadelphie, Stephan Gérard. Né en 1777 et décédé en 1823.

Le Colonel Latapie est rendu déjà à Pernambuco avec 32 hommes. Le point de réunion de cette expédition, c'est l'île de Fernando Noronha, située à deux cents vingt milles de la côte du Brésil. Là, se doivent réunir les officiers français de Bonaparte, au nombre d'environ quatre-vingt sept cents officiers américains, deux bricks et un navire armé par Lord Cochrane, ayant à son bord huit cents marins et deux ou trois cents officiers. Ces forces réunies doivent marcher sur Sainte Hélène, se débarrasser du bateau anglais qui patrouille les environs, en y mettant le feu et ensuite diriger trois attaques: une contre la capitale, l'autre à Sandy-Bay, et la troisième à Prosperous-Bay. La première sera à peine dissimulée et aura pour but d'attirer à cet endroit les troupes anglaises; le gros des forces expéditionnaires marchera vers la deuxième place désignée et de là se dirigera sur le fort situé au centre de l'île. Le reste qui forme le troisième corps des assaillants marchera vers la résidence de Bonaparte, afin de l'enlever en le mettant à bord du meilleur bateau à voiles, qui l'attend à Prosperous-Bay, et qui le débarquera aux Etats-Unis. La soeur de Sir Robert Wilson, qui était à Bruxelles en même temps que Lord Cochrane, doit avoir communiqué ce projet au Colonel Jeanet, neveu du Général du même nom et qui vient d'arriver à Philadelphie. Toutes ces dispositions furent discutées et adoptées d'après un plan de l'île, apporté à Joseph par Rousseau, domestique de Napoléon, et sur lequel on peut lire la signature suivante: NAPOLEON BONAPARTE. Les initiés ne doutent pas du succès de ce plan et Bonaparte lui-même, en le remettant à Rousseau, lui a désigné les Généraux

avec lesquels is pouvait compter. Le Général Brazer, qui est à Buenos Aires, a promis d'envoyer au lieu de la réunion les officiers sous ses ordres. Un brick léger, armé de quatre canons de 12, et de 12 à 16 petites pièces d'artillerie, avec des munitions pour tirer 300 coups par pièce, se prépare à partir de Philadelphie pour Sainte Hélène, afin d'observer la situation du croiseur anglais et des forces anglaises, et rencontrer l'expédition pour l'informer de la situation de l'ennemi. Ce brick est expédié par Stephan Gérard, les canons sont dans la cale. Grouchy et Clausel⁽³⁾ transmettent les ordres de Joseph à d'autres officiers; Rousseau et Archambaud, écuyers de Bonaparte, qui vient d'arriver aux Etats-Unis, furent les porteurs des lettres à Joseph, Clausel, Grouchy, Desnouettes et aux frères Lallemand. Ces lettres les informent de tout ce qui se passe à Sainte Hélène. Les habitants de l'île sont bien favorables à Bonaparte. Ces deux messagers connaissent très bien l'île, l'ayant visitée et parcourue plusieurs fois. Le corse Handrechi est en charge de la police de Joseph; ce fut lui qui a embarqué M. Astolphi, à bord du brick américain "General Jackson", qui est parti le 4 juin pour Livorus. Il est porteur de deux paquets, un pour l'Archiduchesse Marie-Louise et l'autre pour Lucien Bonaparte.

(3) Il s'agit du Comte Bertrand Clausel, chef de l'Etat Major du Général Grouchy en Italie et Général lui-même en 1799. Avec Leclerc il vint à Santo Domingo. Promu Général de Division en 1802, il a servi avec un très grand dévouement la cause de Napoléon, pendant les fameux cent jours. Condamné à mort en 1816, il s'est réfugié aux Etats-Unis. Après avoir été amnistié en 1820, il retourna en France où il fut promu Maréchal, en 1831.

Piontkowsky fut, désormais, le porteur de lettres de Bonaparte pour Cambacérès, Fouché, Carnot et Merlin de Donay⁽⁴⁾. Santini fut porteur d'autres lettres aux-mêmes personnages et des décorations de la Légion d'Honneur, de la Couronne de Fer, des Plaques et de deux morceaux de cheveux pour l'Archiduchesse Marie-Louise et son fils. Poli, ex-commandant du Fort de Gavi, près de Gênes, un ex-Colonel de Chasseurs et un autre Colonel d'Infanterie Légère sont chargés d'enlever le fils de Bonaparte pour le remettre à Lucien, qui le doit conduire en Amérique. On prétend que Joseph a donné déjà des sommes considérables d'argent à Cobbet, pour que celui-ci écrive contre l'Angleterre. Cobbet s'est établi en Jamaïque, à Long Island, où se trouvent Rousseau, Archambaud et plusieurs officiers français. Les fils de Cobbet se chargent de transmettre la correspondance de Joseph aux officiers. Sur le brick qui est en train d'être armé en Philadelphie doit s'embarquer un Général. Les enrôlements des marins sont fait sous le prétexte de la piraterie contre les Espagnols. Les deux autres bricks furent achetés et armés, l'un à Baltimore et l'autre à Annapolis; dans ces bricks furent construites 74 cabines; on compte déjà soixante-dix officiers à Baltimore, ayant reçu chacun d'eux 100 dollars de Joseph.

(4) Octave Aubry, encore dans son livre "Sainte Hélène", nie le fait que Napoléon ait confié des secrets à Piontkowsky pour qui "il sentait très peu d'estime". On dit même que Napoléon n'avait pas voulu faire ses adieux à Piontkowsky, et O'Meara confirme l'opinion d'Aubry qui dit que le polonais fut forcé par les Anglais de se déshabiller entièrement, pour être fouillé, avant son départ de Sainte Hélène.

Le Ministre anglais, Charles Bagot, en recevant le rapport du Ministre Hyde de Neuville, décida de faire, pour son compte, des enquêtes au sujet de la conspiration.

Il avait envoyé ce rapport à Lord Castlereagh, Ministre de Affaires Etrangères d'Angleterre, mais en faisant des réserves quand à la vérité des affirmations faites par Neuville, qui par ce qu'on déduit de sa correspondance, ne lui inspirait pas une grande confiance.

Mais les activités du Ministre Hyde de Neuville ne se sont pas arrêtées là. Il revint chercher le Ministre Bagot pour l'informer à nouveau des faits qu'il avait appris, toujours au sujet du prisonnier de Sainte Hélène.

En dépit de la source de ces informations, le Ministre Charles Bagot, en bon diplomate, envoya le 6 Octobre 1817, le rapport suivant à Lord Castlereagh:

"Je ne dois pas manquer de porter à la connaissance de Votre Seigneurie quelques informations que j'ai reçu de M. Hyde de Neuville sur un autre sujet; si ces informations sont exactes, elles peuvent être considérées comme ayant une importance considérable. M. de Neuville m'a informé que deux individus, appelés Rousseau et Archambaud (ce dernier est un domestique très ordinaire)⁽⁵⁾

(5) Il y avait deux frères Archambaud. Le plus jeune partit pour l'Europe en 1816.

ont laissé l'île de Sainte Hélène en compagnie de M. Santini. Encore avec ce dernier, ils ont fait un voyage à Bruxelles et de là sont partis pour Philadelphie⁽⁶⁾. On dit que Rousseau a passé à peu près quinze jours avec Joseph Bonaparte⁽⁷⁾, après être parti pour Long Island, où dès lors, il habite chez Cobbett⁽⁸⁾ qui, comme Votre Seigneurie probablement ne l'ignore pas, s'y est fixé après sa fuite d'Angleterre. M. de Neuville m'affirme savoir que Cobbett est un des principaux agents du plan conçu dans ce moment pour l'évasion de Bonaparte de Sainte Hélène, et c'est par son intermédiaire qu'ont été faites les communications avec les autres Anglais impliqués dans la

-
- (6) Santini, Archambaud, Rousseau et Piontkowsky ont laissé Sainte Hélène le 19 Octobre 1816, à bord du bateau "David", en direction de la ville de Cabo et sont arrivés à Portsmouth le 12 février 1817, selon Octave Aubry.
- (7) C'est encore Octave Aubry qui dit que Joseph Bonaparte habitait pendant l'hiver à Philadelphie, et l'été, à Point-Breeze, "entouré" d'une petite cour. Joseph reçut les deux émissaires de Napoléon, en leur payant d'avance 5 années de solde.
- (8) William Cobbett, pamphlétaire anglais, rédacteur du "Weekly Register", né en 1762 et mort en 1835. Il fut obligé de s'exiler à cause de la forte opposition qu'il faisait au Gouvernement anglais. Il s'est établi à Long Island, aux Etats-Unis, où il possédait une librairie.

conspiration. Il dit que Lord Cochrane⁽⁹⁾ et Sir Robert Wilson⁽¹⁰⁾ sont l'un et l'autre enterrés jusqu'au cou dans cette affaire; qu'à ce sujet ils ont établi une correspondance entre plusieurs personnes de France; que cette correspondance passe par les mains d'une parente de Sir Robert Wilson, résidant à Bruxelles; qu'il pense même que cette dame est la soeur de Sir Robert Wilson. Il dit encore que le voyage projeté de Lord Cochrane en Amérique du Sud est en relation avec cette affaire, et qu'il doit y avoir une réunion générale des agents de la conspiration à Fernando de Noronha, petite île le long de la côte de Pernambuco, que les Portugais ont transformé en colonie pénitentiaire. Votre Seigneurie dispose là des meilleurs moyens d'information, pour apprécier jusqu'à quel point ces nouvelles sont fondées. Ici, je n'ai pas les moyens de les vérifier. M. Hyde de Neuville parle avec la plus grande conviction; mais il peut-être trompé et je sais, en outre, qu'il a la tête un peu exaltée. Quand même, je crois qu'il est de mon devoir de porter à la connaissance de Votre Seigneurie, ces informations confidentielles".

(9) Un de nos historiens admet que Lord Cochrane ait pu être mêlé à cette affaire de conspiration, et qu'il s'en est débarrassé plus tard "avec son habituel sans-gêne". Je ne suis pas d'accord avec M. Ferreira da Costa. Dans mon humble opinion, le voyage de Lord Cochrane en Amérique du Sud était une question d'argent, en offrant ses services comme un expert-admiral. La preuve en est qu'étant le fondateur de la Marine de Guerre du Brésil, payé généreusement par le gouvernement brésilien, il n'a pas hésité à conduire en Angleterre un de nos bateaux de guerre, où l'a vendu pour s'indemniser de la différence de ce à quoi il croyait avoir droit. Sans doute il était un homme d'affaires et pas un idéologue.

(10) Sir Robert Wilson était un Général anglais, né en 1777 et décédé en 1849.

Après ces deux récits, on se rend bien compte que les Représentants de la France et de l'Angleterre étaient préoccupés de tout ce qui avait trait à la fuite de Napoléon de l'île de Sainte Hélène. Il semble que M. de Neuville s'inquiétait beaucoup des activités des émigrés français et craignait même que la conspiration pût remporter du succès, à cause peut-être de la haute classe des conspirateurs. C'étaient aussi des hommes habitués à faire la guerre et chez qui le besoin de combattre était presque une seconde nature, sans oublier leur désir de se voir réinstaller aux rangs qu'ils occupaient avant la décadence de 1815.

Au contraire de son collègue français, le Ministre anglais, Charles Bagot, avec son flegme tout national, se doutait un peu de la grandeur de la conspiration et se méfiait aussi des informations que M. de Neuville lui donnait. Il savait en effet que son gouvernement était au courant de tout mouvement suspect. Il n'ignorait pas non plus que des bateaux de guerre anglais surveillaient l'île pour éviter des surprises faciles à prévenir, mais peut-être plus difficile à combattre. Enfin, M. Bagot n'avait pas une grande confiance en M. de Neuville, qu'il considérait comme un homme un peu fantaisiste et avec "la tête un peu exaltée".

Un autre représentant diplomatique fut bouleversé par les événements de Washington, c'est le ministre du

Portugal, l'abbé Correia Serra, ecclésiastique très habile et d'une grande culture.

Ses inquiétudes n'étaient pas cependant du même ordre que celles de ses collègues français et anglais; au courant de la conspiration, il craignait plus les activités du représentant de la nouvelle République du Nord, le fameux libéral Cabugá.

L'intention de l'abbé Correia Serra était plutôt d'empêcher les démarches de Cabugá auprès du Département d'Etat. C'est ainsi qu'il s'est adressé plusieurs fois au gouvernement des Etats-Unis en lui demandant la répression des activités de Cabugá, en même temps qu'il suppliait de ne pas vendre d'armes et de munitions aux insurgés de Pernambuco.

Le gouvernement des Etats-Unis, fidèle à sa politique d'aide aux mouvements libérateurs, n'a pris aucune mesure pour éviter, non seulement l'embarquement de matériel de guerre, mais aussi l'enrôlement des émigrés français qui voulaient servir la cause de la république éphémère.

Le représentant portugais, convaincu que ses démarches auprès du Département d'Etat étaient inutiles, et en face de l'attitude indifférente des Américains du Nord, trouva plus sage de s'adresser à Rio de Janeiro, pour empêcher le débarquement du matériel de guerre acheté à Baltimore et des Français enrôlés dans les

troupes révolutionnaires. Mais la cour portugaise, alors établie à Rio de Janeiro, avait déjà dominé les insurgés de Recife et rétabli l'ordre dans les Provinces du Nord.

Fini le beau rêve de ces patriotes brésiliens qui furent annihilés de cruelle façon par les troupes loyalistes.

Cabugá, l'émissaire de Pernambuco, voyant sa mission terminée, décida de fixer sa résidence à Philadelphie, où il est resté plusieurs années. Retournant ensuite dans sa Patrie en 1826, il fut nommé Consul Général du Brésil, déjà libre et même Empire, aux Etats-Unis d'Amérique du Nord. Quant à Joseph Ray, il continua à diriger le Consulat des Etats-Unis à Recife.

La conspiration bonapartiste, en dépit des insuccès des patriotes brésiliens à Pernambuco, continua sa marche, alors que les conspirateurs faisaient de Recife le centre de leurs activités secrètes.

A la fin de 1817, le brick américain "Parangon" jetait l'ancre dans le Rio Grande do Norte, à la Baie Formosa; faisant commerce, son capitaine put vendre sa cargaison et obtenir du Commandant de la place, la permission d'aller à terre acheter tout ce dont il avait besoin pour continuer son voyage.

A bord du "Parangon" arrivaient au Brésil, quatre émigrés français qui, on le verra plus tard, deviendront les principales figures de la conspiration destinée à préparer la fuite de Napoléon de l'île de Sainte Hélène.

Ces quatre Français étaient le Comte de Pontécoulant, le Colonel d'infanterie Latapie et les militaires Artong et Raullet, tous bons amis de Joseph Ray et de Cabuga.

Le "Parangon" une fois ravitaillé, poursuivit sa route au Sud, se dirigeant vers Paraiba.

Tandis que ses trois camarades continuaient leur voyage vers la Paraiba, le Comte de Pontécoulant décida de rester à Rio Grande do Norte. Il préparait son entrée à Recife en la dérochant à l'attention des autorités de Pernambuco, mises à la tête du Gouvernement de la Province, comme possédant la confiance de la Couronne, toujours inquiète de tout ce qui avait trait aux conspirations.

Louis-Adolphe Le Doulcet, Comte de Pontécoulant, né à Paris en 1794, était le fils d'un grand homme d'Etat qui devint plus tard Pair de France.

Esprit inquiet et aventurier, Pontécoulant, en plus d'être militaire de carrière, fut aussi écrivain et un musicien amateur. Sa vie agitée et aventurière, lui donnait un charme spécial et sa verve en avait fait un causeur infatigable et très intéressant.

Après ses études militaires à la fameuse Ecole Militaire de Saint-Cyr, d'où il sortit avec le grade de Lieutenant, il suivit la Grande Armée napoléonienne dans la campagne de 1812 en Russie. Il fut capturé par les Russes dans les environs de Tarutine, au moment où la Grande Armée commençait sa débandade, lors de la désastreuse retraite de Moscou. Il se tira de son séjour aux mains des russes, qui l'ont traité avec la considération et la dignité dûes à sa noble origine.

Lors des éphémères et glorieux cent jours de Napoléon, Pontécoulant s'est battu avec l'ardeur de sa jeunesse, l'enthousiasme et l'idôlatrie qu'il avait pour l'Empereur. On comprend ainsi ce que signifiait pour lui la chute de l'Empire, la débâcle de la Grande Armée et l'exil de Napoléon Bonaparte, aux mains des Anglais.

C'est pour cette raison qu'il reprochait à beaucoup de ses compagnons leur adhésion immédiate aux Bourbons. Sa blessure était encore saignante et l'idée de servir un autre Roi, lui répugnait.

Après le sublime effort de Waterloo, Pontécoulant qui s'est battu comme un lion auprès de Napoléon, émigre aux Etats-Unis, toujours avec l'idée bien nette de continuer la lutte pour la cause napoléonienne. Son esprit encore tout imprégné de la splendeur passé, le faste impérial était un spectacle bien difficile à effacer de son imagination fertile. Et il ne se résigna pas comme ses

camarades d'exil, à changer de carrière, à mener une existence tranquille et laborieuse, à bâtir un nouvel avenir, enfin, à se contenter de la vie paisible que lui offrait la générosité du sol et des habitants de l'Amérique du Nord.

Au contraire, en arrivant aux Etats-Unis, il se mit en contact avec Cabugá, l'émissaire brésilien. Il savait que la révolution démocratique de Pernambuco avait créé forcément une ambiance de grande liberté et de libéralisme, propre à toutes sortes de conspiration. Est vague et imprécise la sorte d'entente qu'il y eut entre les deux, parce que leurs pourparlers se faisaient verbalement, sans échange de correspondance, mais on peut en faire une idée par les rapports de Neuville et Bagot.

Pontécoulant fut désolé, en arrivant à Rio Grande do Norte, de savoir que l'éphémère République du Nord avait vécu. Pernambuco dominée, se trouvait déjà sous le contrôle et la domination de la Cour de Rio de Janeiro. Les troupes loyalistes se sont emparées de la ville de Recife, après le massacre des révolutionnaires.

Mais le retour de Pernambuco à la vie normale, n'a rien influencé ni désanimé Pontécoulant et ses camarades d'aventures qui avaient d'abord l'intention arrêtée de continuer leurs propos libérateurs. Ils comptaient avec l'amitié et le concours de

l'Américain, Joseph Ray, qui exerçait les fonctions de Consul des Etats-Unis à Recife, même après le triomphe des forces loyalistes et l'établissement d'un gouvernement imposé par la Cour de Rio de Janeiro.

Avant de continuer son voyage à Recife, Pontécoulant, grâce à l'amitié nouée avec le Secrétaire du Gouverneur de la Province de Rio Grande do Norte a pu y rester quelque temps. Voyons ce que nous dit Mr. Grieco, un des écrivains brésiliens qui s'intéressent aux choses bonapartistes :

"A Rio Grande do Norte, tandis que le "Parangon" se préparait à continuer son voyage, Pontécoulant s'est lié d'amitié au Secrétaire du Gouverneur de la Province, Mr. José Ignacio Rodrigues. Ses relations avec ce haut personnage de la machine administrative lui ont facilité le débarquement dans la capitale de la Province. En se disant médecin et botaniste, Pontécoulant avait usé des meilleurs de tous les prétextes pour ne pas poursuivre son voyage dans le "Parangon". Restant à Rio Grande do Norte, protégé, par son nouvel ami et sous le couvert de sa mission de scientifique, il commencerait là même à préparer le terrain pour des plans plus importants. Ainsi, en se proposant d'étudier in-loco la fleur du nord brésilien, Pontécoulant commençait à s'adapter habilement aux conditions de la

Province, ayant même refuser, dans un geste plein de calcul désintéressé et digne, une position rémunératrice comme médecin public. Là, n'étaient pas ses intentions. Mais en faisant, avec astuce, valoir les autres, d'ailleurs beaucoup plus importantes, il obtenait, dans un bref délai, du secrétaire du Gouverneur de la Province, un passeport qui lui permettait de parcourir, comme botaniste et naturaliste, tout le territoire du Brésil, sans être inquiété par la police. Muni de ce document, qui était un coupe-file à toutes les difficultés, Pontécoulant commençait à préparer son départ de Rio Grande do Norte vers la Paraíba, où le "Parangon" avait laissé Latapie, Artong et Raullet".

Il fut déçu en arrivant à Paraíba, où il s'imaginait que ses camarades du "Parangon" avaient reçu un accueil aussi hospitalier que le sien à Natal, capitale de la Province de Rio Grande do Norte, de la part des Autorités provinciales.

C'est encore M. Grieco qui nous informe de la façon dont furent reçus à Paraíba, Latapie, Artong et Raullet, et il nous raconte leur départ pour Recife, où les attendait le Comte de Pontécoulant:

"Si le Gouverneur de Rio Grande do Norte fut libéral et aimable avec le "botaniste" français, le Gouverneur de la Province de Paraíba, lui, peut-être déjà alarmé par les communications de l'abbé Correia Serra, avait agi de façon plus sévère envers les trois Français suspects.

A peine Latapie, Artong, et Raulet avaient-ils mis pied en terre paraibienne, que la police secrète du Gouverneur les jette en prison et prépare leur passage, sous bonne garde, dans la Province de Pernambuco, où le Tribunal entendrait la cause au mérite.

Le nouveau Gouverneur de Pernambuco à qui la Cour de Rio de Janeiro avait confié la réorganisation de la Province récemment pacifiée, était le Général Luiz do Rego.

Luiz do Rego, même en étant au courant de l'arlarne que ces menées bonapartistes avaient causée dans l'esprit de l'abbé Correia Serra, ne put rien trouver de suspect dans les documents que possédaient les étrangers. Il donna donc l'ordre de les remettre en liberté en recommandant cependant au Procureur Général et au Ministre de la Police le droit de les maintenir sous une garde permanente."

En arrivant à Recife, le Comte de Pontécoulant apprit avec beaucoup de satisfaction, le résultat de l'enquête que le Gouverneur de Pernambuco avait menée contre ses trois acolytes de la conspiration.

Comme ils jouissaient plutôt d'une sécurité toute relative, les quatre conspirateurs décidèrent alors

d'aller voir leur vieil ami, le consul des Etats-Unis, M. Joseph Ray, qui offrit de les loger chez lui. Sa maison devint ainsi comme le quartier-général des conspirateurs.

Le Gouverneur de Pernambuco, qui était au courant de tous les mouvements des conspirateurs, se sentait gêné par la proximité du lieu de refuge adopté par les quatre Français et aussi parce que des rumeurs persistantes lui parvenaient à l'effet que de nouveaux conspirateurs français débarquaient sur la côte du nord-est, venant des Etats-Unis. Il y avait aussi l'information envoyée de Washington par le Ministre du Portugal, l'abbé Correia Serra, affirmant qu'un "cutter" était en route pour Pernambuco, chargé d'armes et de munitions.

"Un "cutter" américain arriva en effet, avec sa cargaison d'armes et de munitions, à la Baie Touros, où les autorités locales, prévenues par le Gouvernement de Recife s'empressèrent de capturer l'équipage et de le diriger sous bonne escorte, vers la capitale de la Province; le matériel de guerre fut aussi confisqué.

Recife fut ébranlé en apprenant du Ministre du Portugal à Washington tous les détails de la conspiration, dont on ne connaissait pas encore l'ampleur.

Survint le coup de foudre, événement étrange, teinté de mystère, qui est venu rompre l'entente et l'harmonie entre les quatre Français à Recife. On peut même affirmer que cet événement est le "commencement de la fin" de la conspiration bonapartiste au Brésil.

On se demande si le Colonel Latapie désillusionnée, ou même peut-être un peu déçu de l'attitude de Pontécoulant et Raulet, ne se querella pas avec eux et tenta de partir.

De fait, le Colonel Latapie avait sollicité une entrevue avec le Gouverneur de Pernambuco, le Général Rego, et deux jours après cette audience, il avoua au Général Rego qu'il était décidé de tout dire au sujet de son voyage et celui de ses compagnons à la capitale de la Province.

Voici le texte de la déclaration du Colonel Latapie au Gouverneur de Pernambuco, selon Ferreira da Costa dans un article publié dans la "Revue du Monde Latin" à Paris en 1886, et intitulé "Napoléon Ier au Brésil": "que lui et les autres Français étaient à Philadelphie quand sont arrivées aux Etats-Unis les nouvelles de la Révolution de Pernambuco; que Joseph Bonaparte, avec qui il maintenait des relations d'amitié, l'avait fait venir à Pernambuco pour

vérifier si la révolution était telle qu'on le disait, pour après l'informer sur le particulier; que Joseph Bonaparte, après les recommandations qu'il avait faites, cherchait une occasion de préparer une flotille devant favoriser l'évasion de l'ex-Empereur".

Sans doute le Colonel Latapie a voulu découvrir tout le complot, au désespoir de ses camarades français et à la grande joie du Gouverneur de Pernambuco, qui pourrait ainsi démontrer à la Cour de Rio de Janeiro leurs activités contre les éléments subversifs quels qu'ils en soient. Le Général Rego décida de faire embarquer Latapie et Artong pour Rio de Janeiro, parce que les autorités de la Metropole pourraient mieux juger des activités bonapartistes à Recife en faisant là-même, l'instruction de la cause.

C'est ainsi que le Colonel Latapie et Artong sont partis, laissant leurs camarades à Recife dans une situation difficile et compromettante. La mission de Latapie près des autorités de la Cour à Rio de Janeiro est un point obscur de l'histoire, puisqu'on n'a jamais plus entendu parler de lui, ni de son compagnon.

Laissons un moment la conspiration bonapartiste au Brésil, pour nous porter à ces trois jours d'angoisse qui ont précédé le départ de l'Empereur pour Sainte Hélène. A bord du Bellérophon courraient les bruits les plus sinistres tandis que

Plusieurs rumeurs circulaient sur la destination que les Anglais avaient l'intention de donner à Napoléon. On parlait déjà de Sainte Hélène et d'autres donnaient comme véridique l'idée de l'emprisonnement à la tour de Londres.

Dans son "Mémorial de Sainte Hélène", le Comte Las Cases nous décrit, au jour le jour, tous les faits et gestes de Napoléon, pendant les dix-huit mois qu'il fut permis de vivre auprès de l'Empereur, dès sa deuxième abdication à Paris jusqu'à son départ de Sainte Hélène, où il avait suivi son chef.

Voici ce que nous dit Las Cases au sujet de la notification officielle que Napoléon reçut du destin qui l'attendait:

"Depuis vingt-quatre heures, ou deux jours, le bruit était qu'un sous-secrétaire d'Etat venait de Londres, pour notifier officiellement à l'Empereur les résolutions des ministres à son égard. Il parut en effet: c'était le chevalier Banbury, qui vint avec lord Keith, et remit une pièce ministérielle qui contenait la déportation de l'Empereur, et limitait à trois le nombre des personnes qui devait l'accompagner; en excluant toutefois le duc de Rovigo et le général Lallemand, compris dans la liste de proscription.

Je ne fus point appelé auprès de l'Empereur; les deux Anglais parlaient et entendaient le français: l'Empereur les admit seuls. J'ai su qu'il avait combattu et repoussé, avec beaucoup d'énergie et de logique, la violence qu'on exerçait sur sa personne: "Il était l'hôte de l'Angleterre, avait-il dit, il n'était point prisonnier, il était venu librement se placer sous la protection de ses lois; on violait sur lui les droits sacrés de l'hospitalité, il n'accéderait jamais volontairement à l'outrage qu'on lui ménageait; la violence seule pourrait l'y contraindre, etc." "

Il me semble aussi intéressant de reproduire ici le document officiel par lequel lord Keith, au nom des ministres anglais, communiquait à Napoléon l'endroit que le Destin lui avait réservé:

"Comme il peut être convenable au général Bonaparte d'apprendre, sans un plus long délai, les intentions du gouvernement britannique à son égard, votre seigneurie lui communiquera l'information suivante:

"Il serait peu consistant, avec nos devoirs envers notre pays et les alliés de sa majesté, si le général Bonaparte conservait le moyen ou l'occasion de troubler de nouveau la paix de l'Europe. C'est pourquoi il devient

absolument nécessaire qu'il soit restreint dans sa liberté personnelle, autant que peut l'exiger ce premier et important objet.

"L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence: son climat est sain, et sa situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait faire ailleurs, vu les précautions indispensables qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne.

"On permet au général Bonaparte de choisir parmi les personnes qui l'ont accompagné en Angleterre, à l'exception des généraux Savary et Lallemand, trois officiers, lesquels, avec son chirurgien, auront la permission de l'accompagner à Sainte-Hélène, et ne pourront point quitter l'île sans la sanction du gouvernement britannique.

"Le contre-amiral sir Georges Cockburn, qui est nommé commandant en chef du cap de Bonne-Espérance et des mers adjacentes, conduira le général Bonaparte et sa suite à Sainte-Hélène, et recevra des instructions détaillées touchant l'exécution du service.

"Sir G. Cockburn sera probablement prêt à partir dans peu de jours; c'est pourquoi il est désirable que le général Bonaparte fasse, sans délai, le choix des personnes qui doivent l'accompagner." "

Napoléon, en recevant officiellement cette communication, ne fut point surpris, car il était au courant des rumeurs qui circulaient à bord du Bellérophon, mais il fut consterné, puisque cette résolution ne répondait pas à l'attitude qu'il avait prise de se rendre à l'Angleterre comme hôte, et non comme prisonnier. Ainsi la protestation qu'il envoya à lord Keith est une pièce magnifique où l'on sent la douleur d'une âme trompée dans sa bonne foi; page que l'Histoire n'oubliera jamais:

"Je proteste solennellement ici, à la face du Ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite; contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du Bellérophon; je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir, et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi pour venir

me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. Aussitôt assis à bord du Bellérophon, je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le Gouvernement en donnant des ordres au capitaine du Bellérophon de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétrit son pavillon.

Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient parler désormais de leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté. La foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du Bellérophon. J'en appelle à l'histoire: elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit-on en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi; et, quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola."

Et ainsi, le 10 août 1815, en dépit de sa véhémence protestation, Napoléon Bonaparte, Empereur des Français, du pont du Northumberland, jeta un dernier regard vers la côte de France, ce pays qu'il avait tant aimé et qu'il ne reverrait jamais.

"Le 10, nous rapporte Las Cases, nous fûmes tout à fait hors de la Manche, et nous perdîmes la terre de vue. Alors commencèrent à s'accomplir nos nouvelles destinées! Ce moment vint remuer encore une fois le fond de mon cœur; certains objets y retrouvèrent tout leur empire; je mettais une satisfaction amère à me déchirer de mes propres mains.

"O vous que j'aimais! qui m'attachiez à la vie! mes vrais amis, mes plus chères affections, je me suis montré digne de vous! Soyez-le de moi; ne m'oubliez jamais!"

Cependant nous faisons route, et bientôt nous allons être hors de l'Europe. Ainsi, en moins de six semaines, l'Empereur avait abdiqué son trône; il s'était remis entre les mains des Anglais; il se trouvait jeté sur un roc au milieu du vaste océan. Certes, c'est une échelle peu commune pour mesurer les chances de la fortune et les forces de l'âme! Toutefois l'histoire jugera avec plus d'avantage que nous ces trois grandes circonstances: elle aura à prononcer sur un horizon entièrement dégagé; nous, nous n'aurons été que dans les nuages."

* * * * *

Avec le départ de Latapie et Artong pour Rio de Janeiro et surtout après les déclarations compromettantes du premier, la situation de Latapie et Raullet resta difficile et s'aggrava encore avec l'arraisonnement du "cutter" américain dans la Baie Touros.

Parmi les prisonniers pris à bord du "cutter" américain et aussi parmi toutes les déclarations que les autorités de Pernambuco ont cueillies de leurs bouches, il semble que le Président du Tribunal à Recife a donné une spéciale importance à celles d'un nègre américain.

Voyons un peu la description que nous donne M. Grieco dans son livre "Napoléon Ier et le Brésil" au sujet de ces déclarations, qu'à vrai dire me semblent un peu fantaisistes, mais propres à impressionner la cour de Rio de Janeiro: "Devant le Président du Tribunal, le juge Bernardo Feixeira, un nègre américain arrivé à bord du "cutter", déclara avoir entendu parler qu'une frégate américaine serait partie de l'Amérique du Nord à destination du Brésil, pour exiger des réparations à une insulte faite au drapeau américain au Fayal et aussi afin de se joindre ensuite aux révolutionnaires de Pernambuco; que dans cette occasion on parlait à bord, des sympathies qu'avait le consul américain à Pernambuco, Joseph Ray, pour les agitateurs du Brésil et des ressentiments de celui-ci contre le gouverneur

général, qu'il accusait d'entraver le commerce et les intérêts des Etats-Unis. En outre, affirmait-on, le même Ray déclarait qu'il serait facile de favoriser l'indépendance du Brésil, parce que le gouvernement de Rio de Janeiro resterait réduit à l'inaction par l'intervention armée des Etats-Unis et la neutralité absolue de l'Angleterre".

Le Comte de Pontécoulant et son camarade Raullet furent avisés des déclarations faites par les prisonniers du "cutter" et comprirent immédiatement qu'ils n'avaient pas un seul moment à perdre. Pour éviter l'emprisonnement, qui devenait presque inévitable, ils décidèrent de partir pour Rio Grande do Norte, où l'amitié du gouverneur de la Province leur était un gage de liberté.

Pontécoulant et Raullet ne furent pas déçus par le gouverneur de Natal, qui répondit à la confiance qu'ils avaient en lui. Celui-ci refusa en effet au gouverneur général de Pernambuco l'extradition de ses deux amis réfugiés sur ses domaines. Il déclara catégoriquement qu'il ne mettait pas en prison Pontécoulant. Il alla plus loin encore en refusant d'envoyer les témoins que le Président du Tribunal demandait pour continuer le procès intenté contre les conspirateurs bonapartistes.

Le Président du Tribunal se sentit alors blessé dans son autorité de magistrat, et considéra l'attitude du gouverneur de Rio de Grande do Norte comme un acte de violence, un manque de loyauté à la cour de Rio de Janeiro.

Ainsi, l'intrigue ne se fit pas attendre. Il envoya un long rapport à la cour de Rio de Janeiro accusant le gouverneur de Rio Grande do Norte, de collaboration avec les conspirateurs brésiliens et français. Il demanda la démission du gouverneur qui ne faisait que protéger des individus nuisibles à la tranquillité des institutions légalement établies dans la Province de Pernambuco. Il semble que le rapport du Président du Tribunal n'a pas atteint les résultats qu'il en attendait, puisque le gouverneur de Rio Grande do Norte fut maintenu dans sa haute position et continua de protéger des amis conspirateurs.

Un nouveau fait vint encore bouleverser l'esprit du gouverneur général de Pernambuco, déjà bien inquiété par les événements antérieurs; il apprit que des choses étranges se passaient à la baie Traição dans la Province de Paraíba. On vit, en effet, apparaître, un beau jour, dans les eaux de cette baie un petit bateau ayant à son bord sept matelots étrangers. La police maritime du lieu s'empare immédiatement des naufragés et les amène

à terre comme prisonniers. Devant les autorités, les matelots déclarent qu'ils sont des naufragés du bateau américain "Pinguin", qui était parti de la ville de New York en direction de Gibraltar et qu'ils ont fait naufrage le long des côtes brésiliennes. Ils ont aussi déclaré aux autorités de Paraiba qu'au moment de leur départ de New York, des rumeurs circulaient aux Etats-Unis, au sujet de la fuite de Napoléon de l'île de Sainte-Hélène.

Ces déclarations furent écoutées avec intérêt et les prisonniers étaient sur le point de reprendre leur liberté quand arriva l'ordre de les maintenir en captivité. C'est que le gouvernement de Pernambuco venait de découvrir que toutes les déclarations des sept matelots étaient fausses. Il n'y avait rien de vrai au sujet du naufrage, au contraire, le bateau américain "Pinguin", après avoir débarqué les sept matelots dans les environs de la baie Traição, continuait sa route, vers la baie Todos os Santos, où son capitaine avait l'intention de débarquer une cargaison considérable de munitions et d'autres matériel de guerre.

Il appert du rapport envoyé par le Président du Tribunal à Recife au ministre Vila Nova Portugal, à la cour à Rio de Janeiro que la mission du "Pinguin" était d'accomplir les ordres de Cabugá, l'émissaire aux Etats-Unis de l'éphémère

République de Pernambuco. Il paraît que le "Pinguin" fut armé à Baltimore par Cabugá, qui ne perdait pas l'espoir d'une nouvelle rébellion à Recife.

Dans toutes les déclarations faites aux enquêtes judiciaires, longues et fatigantes, on retrouve le nom du consul américain, Joseph Ray, mêlé aux affaires des conspirateurs.

C'est pour cette raison que le Président du Tribunal avait demandé au gouverneur l'emprisonnement de Joseph Ray et de son secrétaire, Georges Flemming Holdt, en lui disant dans sa pétition, qu'il était convaincu de la complicité de ces deux personnages avec les émigrés français et peut-être même avec les Brésiliens qui continuaient de penser à un nouveau coup d'état.

Le gouverneur n'a pas voulu céder aux instances du Président du Tribunal, de peur des complications diplomatiques avec les Etats-Unis, mais il laissa la police pénétrer dans la maison de Ray, pour fouiller dans ses papiers et examiner tout ce qui lui appartenait.

La police trouva dans la maison de Ray, la correspondance avec des personnes impliquées dans la révolution de Pernambuco, ce qui ne laissa plus de doute sur les activités

subversives de Ray, en conformité avec le rapport envoyé à la cour de Rio de Janeiro par les autorités de Recife.

Mais en dépit de toutes les preuves évidentes contre les activités de Ray, ses immunités diplomatiques empêchèrent les autorités policières de le mettre aux fers, comme c'était le désir du Président du Tribunal.

Alors toute la fureur policière s'est abattue sur le secrétaire Flemming Holdt, qui, ne jouissant pas des immunités diplomatiques, fut emprisonné et conduit en présence du Président du Tribunal pour faire des déclarations.

Devant le Tribunal, réuni en session plénière, Holdt commença par dire qu'il était danois, et qu'il était parti en France pour s'enrôler et combattre dans l'armée de Napoléon. Il ajouta qu'il tomba prisonnier à Bayonne et abandonna l'armée vers la fin de 1814, pour s'engager dans la Marine des Etats-Unis; cette même année il quitta la marine américaine pour venir à Baia et de là il partit pour Recife; ce fut à Recife qu'il connut le consul américain Joseph Ray et qu'en tombant dans ses grâces fut invité à devenir son secrétaire.

Questionné par le Tribunal au sujet de la conspiration bonapartiste, il déclara que, tout ce qu'il en savait,

il l'avait appris des quatre émigrés français, alors logés, comme lui, chez le consul Ray. Ainsi, dans une soirée, après le dîner, il avait entendu le colonel Latapie dire "que les émigrés français aux Etats-Unis, au nombre de 10,000, étaient prêts à partir pour aller enlever Napoléon Bonaparte de Sainte-Hélène, et pour ce, ils avaient déjà ramassé une somme dépassant un million de dollars. Deux hommes dévoués, qui résidaient à Sainte-Hélène, étaient du complot, et avaient même offert leurs services, pour faciliter le débarquement dans l'île; le plan d'évasion aurait même été soumis au Commandant Decatur, le meilleur officier de la Marine Fédérale, qui aurait coté à deux sur trois, les chances de succès du projet. C'est à ce moment que les nouvelles de la révolution de Pernambuco sont arrivées aux Etats-Unis et alors on décida de se mettre en communication avec le gouvernement révolutionnaire de Pernambuco pour lui demander son aide afin de rendre plus facile la libération de l'Empereur.

Dlemming Holdt resta plusieurs mois en prison, en dépit des démarches faites par son chef, le consul Joseph Ray.

S'il est vrai que le gouverneur n'eut pas pu obtenir de son collègue de Rio Grande do Norte le transfert

de résidence du Comte de Pontécoulant, par contre Raullet, son camarade inséparable, tomba, pour des raisons inconnues, entre les mains des autorités policières de Pernambuco, qui l'on emprisonné au Fort du Brun à Recife, et lui ont intenté un procès comme conspirateur étranger.

Joseph Ray, à vrai dire, était un ami loyal, dévoué, toujours prêt à défendre les conspirateurs français. C'est ainsi qu'il avait soudoyé deux soldats de la garde du Fort du Brun et, par leur intermédiaire envoya de l'argent, des vêtements, des produits alimentaires et des lettres à Raullet en lui donnant des instructions sur la façon de se conduire.

Dans une lettre adressée au gouverneur de Pernambuco, Raullet lui raconte sa vie, en disant qu'il appartenait à une famille de Namur, noble, mais sans fortune; qu'il s'était enrôlé dans les armées napoléoniennes, où il avait combattu jusqu'à la chute de l'Empire; qu'il avait pris part à la campagne d'Espagne, où il fut fait prisonnier par les forces du général Wellington, lors de la reddition du Fort de Badajoz. En 1815, après s'être évadé d'une prison de l'Ecosse, il combattit sous les ordres du général Ney à Waterloo, où il fut blessé. Passant en Belgique pour se rétablir, de là il était parti pour les Etats-Unis, où il avait

fait la connaissance du colonel Latapie, qui le mit au courant de la conspiration bonapartiste, en l'invitant à y prendre part active.

Au sujet de son amitié avec le colonel Latapie, voici la lettre qu'il a adressée au gouverneur de Pernambuco, le général Luiz do Rego:

"C'est aux Etats-Unis que je me suis lié avec M. de Latapie. Le reste vous le connaissez. M. de Latapie vous a tout dit, avec la franchise d'un soldat qui ne connaît d'autre guide que l'honneur. En outre, de quoi nous accusent-ils? De nous être embarqués pour ce pays, quand nous avons su la nouvelle de la révolution de Pernambuco? Mais, si une telle intention devait être punie chez les hommes comme un crime, très peu d'hommes seraient dignes de vivre. Nous avons su, avant même d'arriver aux côtes du Brésil, que la cause qui avait déterminé notre voyage était irrémédiablement perdue. Nous aurions pu alors retourner; mais, fermes dans nos généreuses intentions et confiant dans votre bonne foi, nous sommes débarqués ici légalement, loyalement, en nous conformant aux lois et moeurs coutumières en cas analogues chez les nations civilisées. Mon intention était de connaître le pays et de me servir de ce qui me restait de la belle éducation que j'avais reçue pour obtenir une position dans une firme commerciale jusqu'au moment où je pourrais retourner dans ma véritable Patrie".

Dans une lettre écrite au consul Ray, Raullet nous montre bien clairement l'appui qu'il recevait de son ami américain, toujours prêt à aider les conspirateurs. On sent même dans ce document, comme l'on verra, une espèce de consolation de Raullet dans sa triste condition de prisonnier :

"Maintenant mon désespoir est disparu; je ne me sens plus du tout séparé du monde des vivants; je recouvre mon énergie pour combattre jusqu'au dernier moment, les agressions du despotisme; pour me moquer de leurs menottes et de leur emprisonnement et les forcer à écouter la voix d'un homme qui est né libre et qui a tant de motifs pour les mépriser. Si l'on me garde dans une séquestration absolue, si l'on me conduit à un hôpital, ou si la mort m'enlève, vous le saurez sans délai par ces braves garçons qui nous rendent service. Ne me plaignez pas; je ne suis pas trop malheureux, car j'ai encore de bons amis comme vous. Si je suis peiné de les laisser, je me console à l'idée que pour eux, je ne suis pas encore tout à fait mort".

En recevant cette lettre, Joseph Ray se sentit satisfait de son "travail" auprès des gardiens de Raullet, et

la réponse ne se fit pas attendre. Il écrivit alors ces quelques lignes remplies d'une grande sagesse et guidées par l'habilité et la prudence:

"Je regrette qu'il ne m'appartienne pas de modifier votre agréable situation; tous les moyens dictés par la prudence, je les ai essayés pour vous rendre ce que vous estimez le plus au monde: la liberté. Soyez brave. Vous êtes soldat, soyez également un philosophe. Il m'est impossible d'apprendre ou même de supposer pour quelle raison on vous détient. Quelles que fussent vos intentions pour venir au Brésil, vous n'avez commis aucun acte hostile contre le gouvernement. Pour cette raison et en vertu des lois de toutes les nations civilisées, vous n'avez rien à craindre. Je suis parfaitement informé que le gouverneur déclare que vous n'êtes pas son prisonnier. Sans doute vous savez, que viennent d'arriver de Rio de Janeiro, cinq juges avec pleins pouvoir pour interroger les personnes mêlées à la révolution; je crois que l'on vous a emprisonné sous leur ordre. Soyez brave, je vous en supplie et je crois que votre détention ne durera plus longtemps".

Suivant le conseil de Ray, Raulet accepta sa captivité avec courage et philosophie. Son procès ne dura pas longtemps, et il fut mis en liberté et obligé de quitter le Brésil.

Il n'est pas rentré en France. Après de grandes difficultés pour sortir de sa prison du Fort Brun, il se transporta de Recife à Rio de Janeiro, où il a aussi trouvé une atmosphère lourde et peu favorable à son séjour.

Il apprit que le gouvernement de Rio de Janeiro avait décidé sa déportation, aussi que celle de ses camarades Français, en vertu de la conclusion à laquelle en étaient arrivées les autorités brésiliennes, après une étude minutieuse de toutes les pièces du procès de Pernambuco, Paraíba et Rio Grande do Norte. Cette conclusion était que le complot de Recife tournait seulement autour de la personne de Napoléon Bonaparte et n'était pas dirigé contre la sécurité de la couronne portugaise.

Ainsi, Raulet décida de partir pour Buenos Ayres, où il s'engagea dans l'armée révolutionnaire que les "patriotes" des pays hispano-américains commençaient à lever pour acquérir leur indépendance. Il collabora sous les ordres des généraux Bolivar et San Martin, à l'émancipation du Chili et du Pérou.

Ses activités dans les armées des Andes furent à un tel point que le général Miller, un des compagnons de Bolivar et San Martin, ne l'oublie pas dans ses "Memoirs". Il nous raconte que personne ne savait mieux que Raulet se tirer d'un mauvais

pas et accomplir avec succès et bravoure n'importe quelle mission dangereuse. Voici ce que nous dit le général Miller, en rapportant une des missions confiées à Raulet :

"Une fois il fut envoyé de Lima à Xauxa pour parlementer; de retour il eut la malchance de s'éloigner de son escorte et fut fait prisonnier par un tyran, le patriote Reyes, qui l'avait pris pour un officier loyaliste, en dépit de ses protestations. Après lui avoir lié les bras, on l'obligea à marcher à pied jusqu'à Caahuamayo, où il fut jeté dans une prison humide et infecte. Furieux de ce traitement inique, Raulet perdit la tête et commença à insulter ses gardiens avec une violence de langage qui les mit en colère. Afin de le tranquilliser, il fut retiré de la prison et fouetté sans pitié. Le jour suivant, il fut conduit à Pasco, où le gouverneur le reconnut immédiatement et voulut punir sévèrement ses bourreaux, qui ne furent sauvés que par l'intervention de Raulet lui-même, qui demanda de n'en rien faire".

Raulet aurait pu connaître une vie différente, mais son esprit chercheur et son goût de l'aventure l'amenaient toujours aux pires difficultés. C'est ainsi qu'il fut

mêlé à des nouvelles intrigues entre les officiers de l'armée de Bolivar. Celui-ci irrité de la façon dont Raullet se comportait, n'hésita pas à le punir, en l'obligeant de se retirer du Pérou.

Ne sachant que faire, Raullet poussa jusqu'à Ica, au Chili, où le gouverneur de la place, un vieil ami, l'accueillit à bras ouverts, mais en craignant les conséquences que ce geste d'hospitalité pouvait provoquer. Le gouvernement du Chili, sachant que Raullet s'était réfugié à Ica, ordonna en effet au gouverneur de le fusiller sans perdre de temps. Comme il refusait d'accomplir les ordres reçus, le gouverneur fut mis en prison avec son ami et protégé, Raullet, dans l'attente du procès que l'on avait intenté contre lui, à cause de son acte d'insubordination et de rébellion en refusant de se soumettre aux ordres émanés du Commandement Suprême des armées révolutionnaires.

Heureusement la victoire de Ayacucho, qui donna l'Indépendance au Chili, avait mis les coeurs en joie et les rancunes furent oubliées. On pardonna tout, et Raullet et son ami l'ex-gouverneur d'Ica furent amnistiés et remis en liberté.

De sa prison au Pérou, Raullet revint au Chili, où il combattit les troupes du Directeur Suprême du Chili, le général Freyre.

Blessé gravement, il se retire à Ica pour sa convalescence. Mais là une plus grande blessure l'attendait et cette fois-ci, il ne voulait plus la guérison..... Il devint follement amoureux d'une belle péruvienne, qu'il épousa malgré la volonté de ses parents, qui avaient destiné leur fille à un noble espagnol, dont elle avait déjà été amoureuse.

C'est encore le général Miller qui nous décrit l'idylle de Raulet:

"Les épisodes de cet amour fournissent la matière suffisante à un roman passionnant; l'idole de ses affections était royaliste et presque fiancée à un Chevalier espagnol, de haut rang et de grande fortune, qui fut obligé d'abandonner Lima, pour fixer sa résidence à Londres. Mais l'indépendance empêcha le retour du premier et plus estimable prétendant. L'adoration constante de Raulet vainquit les scrupules de la belle señorita Nicolasita, si bien qu'à la fin elle consentit à devenir la femme du Français".

Et ainsi finit la vie aventureuse de ce noble soldat français.

"Raulet, nous dit le général Miller, est aujourd'hui le plus gai et le plus heureux des hommes; riche fermier à

Ica, il habite au milieu de ses grands domaines, entouré de ses six enfants souriants. Elevé à la dignité municipale de maire, il est bon de le voir suivre les processions, en tenant le bâton symbolique de son rang et marchant gravement en arrière du "palium". Il est fameux à cause de sa générosité envers tous les prisonniers et les esclaves de sa juridiction. Raulet est le plus jovial et le plus charmant des compagnons. Il est aimé et estimé de tout le monde".

Sa vie agitée, son esprit inquiet, son besoin de combattre, ses intrigues politiques, tout enfin ce que formait son intéressante personnalité, seront plus tard ses beaux souvenirs; ceux qu'il racontait sans doute à ses petits-fils, au cours des longues soirées de la saison froide, auprès de la cheminée, en savourant le plaisir de voir l'émotion qui se peignait dans les yeux grand' ouverts de ses enfants.

Le spectacle de Moscou, de Badajoz, de Waterloo, de l'Ecosse, du Brésil, du Chili et du Pérou renaîtra sans cesse en lui, comme le rêve lointain d'une célébrité et d'un héroïsme qui défient le temps et les hommes.

* * * * *

Un autre événement vint ensuite troubler la quiétude des autorités loyalistes du nord du Brésil. Le gouverneur de la Province de Ceará fut un jour tout bouleversé à la nouvelle qu'un bateau français avait jeté l'ancre dans la baie de Parázinho, portant à son bord des conspirateurs français, et une cargaison de matériel de guerre.

Il s'agissait du "brick" français "Les Trois Frères", qui était parti du port Le Havre à la fin de juillet 1817 vers Rio de Janeiro. Les autorités navales après avoir examiné les papiers du bord du bateau, ont constaté qu'il n'existait pas de matériel de guerre et que trois passagers, aussi Français, étaient restés dans le port de Natal, à Rio Grande do Norte, pour se rendre plus tard à Recife, par la voie terrestre.

Le gouverneur de Ceará, informé par les autorités maritimes du but purement commercial du voyage de ce bateau français, se sentit tranquilisé, mais cette sensation de sécurité ne dura pas longtemps, puisque son secrétaire, un beau jour, lui remit un document écrit par l'historien de bord du "brick" "Les Trois Frères", Gustave de Courcy, et qui contenait des déclarations intéressantes.

Appelé au palais du gouverneur, Gustave de Courcy lui déclara qu'il était royaliste et fils du vice-amiral de Courcy, qui était déjà venu à Rio de Janeiro. Pour prouver au gouverneur la vérité de ses affirmations, il lui montra une lettre de son père, qui le recommandait au Duc de Luxembourg, Commandant de la Garde Royale du Roi Louis XVIII et ambassadeur de France à Rio de Janeiro.

Elysio de Carvalho dans une étude publiée sous le titre "L'évasion de l'Aigle et les Lions du Nord", composée avec le secours des documents découverts aux Archives Nationales de Rio de Janeiro, cite les déclarations de Courcy:

"Gustave de Courcy déclara qu'en France on attendait un mouvement révolutionnaire au Brésil; que plusieurs bonapartistes enthousiastes, dès que circula la nouvelle de la révolution de Pernambuco, ont cherché à s'embarquer pour le Brésil; que, à la même époque, disparurent de France, les généraux Lallemand et Desnouettes, qui, on l'apprit plus tard, étaient partis pour Rio de Janeiro dans le bateau "Artigone", et qui, précédemment dans le port Le Havre, avaient criés qu'ils espéraient du butin; et que le navire "Artigone apportait plusieurs colis destinés à Rio et contenant des proclamations incendiaires".

On trouve aux Archives Nationales de Rio de Janeiro la volumineuse correspondance envoyée par tous les gouverneurs des Provinces au Ministre des Affaires Etrangères et de la Guerre. C'est là qu'on trouve, dans le rapport du gouverneur de Ceara, les noms des passagers du "Trois Frères", comme ceux de Rime Beaulieu, qui se faisait accompagner de sa maîtresse; Ligneau, Pelletier et Benoit, "tous des bonapartistes exaltés et francs-maçons, d'un très haut degré, ce dernier étant le plus dangereux de tous".

Le gouverneur de Ceará, comme c'était son devoir, remit le cas au Tribunal de Recife, qui était lui aussi fatigué de prendre des mesures contre les conspirateurs bonapartistes. On constatait que le cas du "Trois Frères" venait ajouter d'autres complications, aux désagréments que les activités révolutionnaires de Raulet, Pontécoulant, Latapie et Artong avaient déjà produits.

Le Président du Tribunal de Recife, en considérant l'incompétence de cet organisme à juger les prévenus dans cette affaire de conspiration bonapartiste, demanda à la Cour le renvoi du procès à Rio de Janeiro.

La Cour, selon Ferreira da Costa, remit le cas entre les mains des autorités de la Police de Rio de Janeiro,

qui "ordonna le retour en Europe de tous les émigrés français, sur le territoire du Royaume du Portugal; ce qui s'effectua assez rapidement".

Et sans se rendre compte du service qu'il rendait, puisque son idée était de se voir libéré des responsabilités et des complications d'un tel procès le Tribunal de Recife, bien indirectement posa d'un seul coup, et de façon inattendue, le point final de la conspiration bonapartiste au Brésil.

* * * * *

Le Comte de Pontécoulant rentra en France où il mena une vie plus ou moins tranquille, se dévouant à l'étude de la littérature et de la musique, et surtout de la technique dans la fabrication des instruments musicaux.

Son nom apparaît aux dictionnaires biographiques français, à côté de celui de son père, illustre membre du Parlement et Pair de France. On y lit: "Pontécoulant retournant en France, après s'être mêlé à des affaires politiques au Brésil, obtint en 1825 une situation comme conservateur des livres à la Bibliothèque du Ministère de l'Intérieur".

Mais son esprit aventurier, pour la dernière fois, ne le laissa pas profiter du repos que sa nouvelle situation pouvait lui procurer. Lors de la lutte pour l'Indépendance de la Belgique, en 1830, il organisa plusieurs poignées de volontaires français pour combattre aux côtés des patriotes belges. Il commanda même un groupe de ces aventuriers et fut blessé à la fameuse bataille de Louvain. Sa bravoure et son esprit d'initiative lui valurent le poste d'aide-de-camp du général belge Van Halen.

Retournant en France, cette fois-ci pour ne plus la quitter, il continua ses études interrompues par les campagnes de Belgique. En 1857, il écrivit un travail intitulé "Essai

sur la fabrication instrumentale considérée en face de ses relations avec l'art, l'industrie et le commerce"; en 1861, il donna le livre "Organographie"; en 1864, une monographie sur le "Musée instrumental dans le Conservatoire de Musique"; en 1868, il présente un long rapport sur "La Musique à l'Exposition Universel de 1867"; et pour finir sa carrière d'écrivain musical, en 1867, il livre au public un autre travail intitulé "Les Phénomènes de la Musique", qui, selon des critiques avertis, est très intéressant.

Louis-Adolphe Le Doulcet, Comte de Pontécoulant, est mort à l'âge avancé de 88 ans, au village de Bois-Colombes, près de Paris, en 1882.

On pense alors à la destinée paradoxale de certains humains. Plus on se demande, moins on comprend comment expliquer qu'un homme après avoir été conspirateurs aux Etats-Unis, se faisant passer pour "médecin et botaniste" à Rio Grande do Norte, aventurier à Recife, combattant pour l'Indépendance de la Belgique, peut finir ses jours comme un simple mortel, se vouant avec ardeur à l'étude profonde des phénomènes de la musique!!!!...

* * * * *

Les rumeurs de la conspiration bonapartiste en Amérique étaient cependant parvenues jusqu'à l'île de Sainte-Hélène. Il est aussi évident que les informations confidentielles du représentant français à Washington, Hyde de Neuville, et de son collègue anglais, Charles Bagot, étaient connues du gouverneur de l'île, Sir Hudson Lowe.

Las Cases nous décrit l'impression qu'il a gardée de sa première entrevue avec le général Hudson Lowe. Son portrait physique est tracé en quelques lignes :

"On l'a trouvé un homme d'environ 45 ans, d'une taille commune, mince, maigre, sec; rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur; des yeux obliques, fixant à la dérobée et rarement en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminents."

Napoléon lui-même n'a pas pu contenir son déplaisir, après son départ, après sa première visite officielle. "Il est hideux, dit l'Empereur, c'est une face patibulaire. Mais ne nous hâtons pas de nous prononcer, le moral après tout peut raccommo-der ce que cette figure a de sinistre; cela ne serait pas impossible."

Balmain, dans le rapport qu'il a écrit à la suite de son séjour à Sainte-Hélène, affirme que les activités

des conspirateurs bonapartistes de Pernambuco causaient de vives alarmes à Sir Hudson Lowe. Il ajoute que ces jours-là, il voyait Lowe "toujours à cheval, entouré d'ingénieurs et galopant d'un côté à l'autre de l'île".

Il n'y a pas de doute que Hudson Lowe entretenait des craintes sur la fuite de l'Empereur. La preuve en est qu'il a restauré les fortifications déjà existantes pour les améliorer, en même temps qu'il en commençait d'autres en installant de grosses batteries aux trois points stratégiques de l'île, Sandy-Bay, Prosperous-Bay et Jamestown.

Relisons ici l'intéressant récit que nous a laissé Las Cases, un jour que l'Empereur, après son déjeuner, voulait faire une promenade pour prendre l'air:

"Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjà déjeûné le matin, m'a fait appeler; voulant prendre l'air, il a essayé de marcher dans le bois; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le Grand-Maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez longtemps dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. Sa maigreur, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappé; nous en avons tous le coeur navré...

"En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait, pour en faire de misérables revêtements inutiles et ridicules. En effet, depuis près de deux mois, le Gouverneur ne cesse de remuer le terrain autour de nous; il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades; il nous a tout-à-fait cernés dans Longwood; il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés; aussi ces travaux excitent-ils tour-à-tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés: ils n'appellent plus Longwood et son écurie que le fort Hudson et le fort Lowe; et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. "Assurément, disait l'Empereur, cela tient de la folie; et que ne dort-il à son aise? Que ne nous laisse-t-il tranquilles? Comment n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des localités, ici, est

"bien supérieure encore à toutes ses terreurs paniques?
- Sire, a repris quelqu'un, c'est qu'il se souvient de
Capri, où, avec deux mille hommes, trente pièces de
canon et perché dans les nues, il fut enlevé par douze
cents Français que conduisait le brave Lamarque, lequel
ne put pénétrer jusqu'à lui qu'à l'aide d'une triple
escalade. - Eh bien, a observé l'Empereur, Sir Lowe se
montre meilleur geolier que bon général." "

* * * * *

Il ne me semble pas que Napoléon croyait à la possibilité de son évasion de l'île. C'est vrai qu'il chérissait sa liberté plus que tout au monde, et peut-être n'eut-il pas hésité à s'enfuir s'il avait eu une seule chance de réussite. "On veut savoir ce que je désire? - répondait un jour l'Empereur au capitaine Hamilton, qui était venu prendre congé -, je demande ma liberté ou un bourreau. Rapportez ces paroles à votre Prince-Régent".

Ferreira da Costa est d'opinion que Napoléon était entièrement d'accord avec les conspirateurs de Pernambuco et de l'Amérique du Nord, ayant même établi les plans d'action pour son évasion; ces plans étaient conçus avec une telle précision et une si grande abondance de détails que seul le génie de l'Empereur pouvait les avoir inspirés.

Cependant Balmain rapporte que, lorsque l'on rapporta à Napoléon les menées conspiratrices de Pontécoulant et Latapie à Recife, l'Empereur n'en voulut rien croire et répondit: "C'est un cas que l'on a inventé pour justifier les méchancetés de sir Hudson Lowe".

Aussi Lord Rosebery, dans son livre "Napoléon - la dernière phase", nous montre bien clairement que Napoléon, en plus

de ne pas croire à la possibilité de son évasion de Sainte-Hélène, ne désirait pas s'enfuir aux Etats-Unis.

"Le capitaine d'un bateau - affirme Rosebery - s'est offert deux fois, pour conduire Napoléon dans son navire. Il demandait un million de francs, qui devaient être versés au moment où l'Empereur mettait pied en terre américaine. Sans hésiter un seul instant, Napoléon ne daigna même pas examiner cette offre".

C'est encore Lord Rosebery qui nous rapporte des déclarations décisives de l'Empereur sur sa fuite vers les Etats-Unis de l'Amérique du Nord:

"Je ne resterais pas six mois en Amérique sans être assassiné par les sicaires du Comte d'Artois. Voyez bien ce qui est arrivé à l'île d'Elbe. Si ce n'avait été d'un brave Corse, que le hasard avait placé comme chef des gendarmes de Bastia et qui m'avait avisé du départ, pour le port de Ferrajo, du soldat qui avait tout confessé à Dronot, j'aurais été assassiné. En outre, il faut toujours obéir au destin. Tout est écrit ~~là-Haut~~. Seulement mon martyre peut restituer la couronne à ma dynastie. Je ne vois en Amérique que l'assassinat et l'oubli. Je préfère Sainte-Hélène".

Comme Balmain, Lord Rosebery et tant d'autres, j'ose penser que Napoléon n'aurait pas aimé s'enfuir de l'île, sans compter son scepticisme sur les complots relatifs à son évasion. En causant avec Las Cases, l'Empereur lui a exposé, d'une façon précise et définitive, sa pensée sur les différentes chances qu'il pouvait escompter pour quitter Sainte-Hélène :

"Si l'on est sage en Europe, si l'ordre s'établit partout, alors nous ne vaudrons plus ni l'argent ni les soins que nous coûtons ici; on se débarrassera de nous; mais cela peut se prolonger encore quelques années; trois, quatre ou cinq ans: autrement, et à part les événements fortuits, qu'il n'est pas donné à l'intelligence humaine de prévoir, je ne vois guère, mon ami, que deux grandes chances bien incertaines pour sortir d'ici: le besoin que pourraient avoir de moi les rois contre les peuples débordés; ou celui que pourraient avoir les peuples soulevés aux prises avec les rois; car, dans cette immense lutte du présent avec le passé, je suis l'arbitre et le médiateur naturel, j'avais aspiré à en être le juge suprême; toute mon administration

"au dedans, toute ma diplomatie au dehors, roulaient vers ce grand but. L'issue eût été plus facile et plus prompte; mais le destin en a ordonné autrement. Enfin une dernière chance, et ce pourrait être la plus probable, ce serait le besoin qu'on aurait de moi contre les Russes; car, dans l'état actuel des choses, avant dix ans, toute l'Europe peut être cosaque, ou toute en république; voilà pourtant les hommes d'état qui m'on renversé:...."

Et comme tout cela heureusement ou non ne s'est jamais produit, ce fut seulement le 5 mai 1821 que le destin a mis un point final à toutes les souffrances de Napoléon Bonaparte, l'Empereur des Français!!

* * * * *

Après avoir assisté à la naissance du complot bonapartiste au Brésil, l'avoir suivi à travers toutes ses péripéties, et avoir conduit ses acteurs à leur destin heureux ou tragique, demandons-nous maintenant ce qu'il serait advenu d'un monde nouveau, où l'Empereur des Français aurait retrouvé sa liberté. Qu'y aurait gagné le Brésil? Quel aurait été le jeu des Amériques dans la vie mondiale?... si Napoléon Bonaparte, libéré, remis en liberté sous le ciel de mon pays, était venu prendre le titre de Général des Amériques?

Je ne vois sincèrement dans toute cette affaire qui aurait pu donner à l'histoire une tournure nouvelle, qu'un beau geste; une fantaisie de chevaliers qui se refusaient à la défaite et continuaient de conserver à leur petit Caporal une estime qui tient du prodige. Peut-être était-ce aussi le simple résultat des goûts aventuriers de l'époque, concrétisés dans quelques individus probablement sincères et patriotes, mais qui avaient besoin d'un grand nom pour dominer toute leur oeuvre, servir en quelque sorte de "leit-motiv". Faisons aussi la part des autres, qui invoquaient le souvenir d'un demi-dieu, comme ils auraient invoqué n'importe qui, pourvu que cela servit leurs intérêts, bons ou mauvais.

Supposons cependant un moment que les conspirateurs ont réussi à déjouer la vigilance de l'escadre

anglaise qui veillait sur l'Aigle; Napoléon aurait-il pu venir dans l'éphémère république avant qu'elle soit tombée dans l'oubli? C'est peu probable, et encore, aurait-il fallu supposer que les Anglais l'aient laissé s'y rendre vivant; sans oublier que le Gouvernement du Brésil n'avait aucune raison de permettre à l'Empereur de débarquer à Recife, car, lorsque la situation serait redevenue normale qu'aurait-on fait de cet émigré de luxe?

En admettant d'autre part que Napoléon, acclamé et chéri de ses admirateurs, débarque à Recife, qu'y trouve-t-il? Une petite ville, sans importance, dépourvue de charme et de ressources. Qu'aurait fait l'Empereur en face d'un groupe incapable de se constituer en armée convenable... il y avait loin de la Grande Armée aux guerilleros de Pernambuco.

Si nous nous posons une autre question, non moins vraisemblable: quelle aurait été l'attitude des Anglais défiés dans leur puissance de vainqueurs par cette évasion romanesque?... la réponse n'est pas plus favorable à Napoléon, car nous imaginons très mal l'Empereur des Français se dissimulant dans la brousse pour échapper à ses poursuivants, sans oublier que le Brésil se serait trouvé mêlé inutilement à de graves complications internationales.

Napoléon aurait-il pu venir en Amérique du sud et se joindre aux forces révolutionnaires des armées de l'Indépendance? Peut-être, mais nous ne donnons pas la solution du conflit d'autorité survenant entre l'Empereur des Français et les libertadores sud-américains. Bolivar n'aurait jamais confié la direction des opérations militaires à Napoléon au risque de voir l'Espagne et l'Angleterre se liguer contre eux et les écraser, celle-ci voulant reprendre son prisonnier échappé, et celle-là en conservant la possession de ses colonies dans le Nouveau-Monde.

* * * * *

Ce sont là les circonstances extérieures qui paralysaient et compromettaient fortement les chances de succès devant couronner l'évasion de Napoléon, mais d'autre part, on peut se demander si l'Empereur aurait accepté tous ces détours, ce marchandage de coulisse.

Evidemment non. Napoléon avait trop conscience de ce qu'il représentait et de l'atout qu'il était peut-être encore dans le jeu international, pour accepter de sortir de sa prison par la porte de service. Il n'était pas un criminel pour chercher à se dérober à la justice des hommes, et si l'on avait mal agi en le détenant, on devait réparer en le libérant avec les honneurs dû à son rang.

L'Empereur connaissait d'ailleurs l'état précaire de sa santé, et soupçonnait trop bien les sentiments plus ou moins favorables qui animaient le peuple de France, le seul pays où il aurait peut-être consenti à retourner, pour se faire des illusions sur ce qui l'attendait. Napoléon n'aurait certainement pas quitté sa prison sans vouloir replacer sur le trône de France sa dynastie, qu'il aurait fallu alors substituer à celle des Bourbons. Dans la France monarchique d'alors, tout comme au Brésil républicain de plus tard, il n'y avait plus de place pour un Empereur, fût-il un Napoléon.

Ottawa, le 10 avril 1943.

F. de Murtinho-Braga

BIBLIOGRAPHIE

Sainte-Hélène.....Octave Aubry
Napoléon 1er.....Ferreira da Costa
Napoléon 1er et le Brésil.....Donatello Griego
Mémorial de Sainte-Hélène.....Las Cases
L'évasion de l'Aigle et les Lions du Nord.....Elysio de Carvalho
Mémoires.....Général Miller
Napoléon 1er au Brésil..... Revue du Monde latin (Paris,1886)
Autour de Sainte-Hélène.....Frédéric Masson
Napoléon - La dernière phase.....Lord Rosebery

Correspondance diplomatique échangée entre les représentants de
l'Angleterre aux Etats-Unis et Londres
" " échangée entre les représentants de
France et Paris
" " échangée entre les représentants du
Portugal et Lisbonne

Correspondance gouvernementale échangée entre les Gouverneurs de
provinces et le Ministère des Affaires
étrangères en 1817-18 (Archives Nationales
Rio de Janeiro)

Correspondance échangée entre les conspirateurs eux-mêmes et avec
des tiers.

F. M.-B.

